

CHEFDEVILLE

L'AMOUR EN SUPER 8



FILMS CINÉ 8 ET SUPER 8

Frais de développement et de montage
inclus dans le prix.

10-2551. Kodachrome II (25 ASA) 8 mm.	19.90
10-2552. Kodachrome II (40 ASA) 8 mm.	19.90
10-2553. Kodachrome II (25 ASA) Super 8 en chargeur KODAPAR.....	21.90
10-2582. Agfacolor GK17 (25 ASA) Super 8 (en chargeur).....	21.90

12-3263. La pratique du Super 8 (de la prise
de vue à la projection) : matériel, films, acces-
soires, prise de vue en lumière artificielle, quel-
ques sujets de films, tirage, montage, sonorisat-
ion. Broché, format 14x18 cm, 155 pages
illustrées.....

12. 30

LE DILETTANTE

Chefdeville

L'Amour en super 8

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © le dilettante
© le dilettante, 2016
ISBN 978-2-84263-856-6

J'ai ouvert les jalousies, le feu est entré dans la chambre et a éclaboussé les murs tapissés de roseaux, j'avais à nouveau rêvé de mes filles. Mes souvenirs étaient plus prégnants. D'un pas mal assuré, j'ai rejoint la cuisine. La cafetière crachotait son eau calcaire sur le costa-rica commerce équitable fruité et intense. Après avoir pris deux cachets de codéine, je me suis installé sur le balcon devant l'ordinateur. J'ai parcouru quelques messages personnels sur mon profil *Assbuk*. Un ami de fortune m'avait posté l'album *Gas Food Lodging* du groupe Green on Red. L'harmonica m'arracha un soupçon de plaisir malgré la bataille qui faisait rage sous mon crâne. J'avalai une gorgée de café brûlant dans mon

mug à l'effigie de Francis Blanche, un cadeau de Prune, ma grande. Je l'accompagnai d'un cachet bleu, un antihistaminique sans lequel j'étais une loque en cette saison. Enfin, j'allumai ma première cibiche. Un frisson de bien-être me parcourut de l'épine dorsale jusqu'à la racine des cheveux. L'horizon commençait à se dégager. Le Sud avait cette particularité de promettre sans jamais se mouiller.

Je fis défiler l'ascenseur « accueil » qui se trouvait à la droite de ma page. Amusé, je partageai une photo d'IsObel, une amie virtuelle qui m'enchantait par l'originalité et l'esthétique de ses posts. Puis je choisis une image dans l'un de mes albums numériques répertoriés par thèmes et écrivis au-dessus une légende de mon cru. Chaque matin, c'était un rite, j'envoyais une photo accompagnée d'un billet d'humour ou d'humeur et attendais les réactions de mes amis de paille. Plaisir simple de la pêche en ligne, provoquer les sens, technique ancestrale de la bouteille à la mer. Je n'hésitais pas à envoyer le bouchon plus loin que la morale puritaine des crevards qui géraient le vaisseau ne pouvait le supporter. Ce qui me valait régulièrement des mises à l'index de plusieurs semaines, jusqu'à la radiation définitive pour récidive. Je réapparaissais

alors aussi vite dans ce magma où tout le monde avançait masqué, écrivait des poèmes ridicules, se branlait en direct, annonçait en avant-première son cancer ou son suicide avant de le filmer sans la moindre pudeur. Alors que je répondais à la question d'un mec caché derrière un avatar représentant la bobine d'Henri Langlois, mon regard se porta sur une voiture vert bouteille qui se garait de l'autre côté de la rue. Un couple en sortit en s'invectivant. La femme s'éloigna. L'homme la rattrapa, posa sa main sur la croupe rebondie de la femme et l'attira vers lui. Elle tenta de se dégager, résista avec mauvaise grâce à l'emprise de l'homme, avant de se trémousser comme une collégienne qui vient de se faire pécho derrière le préau par le voyou de la classe qui roule en Gitane Testi. Je fermai les yeux trois secondes, fondu au noir sur la vraie vie, avant de les écarquiller à nouveau. Quelques mètres plus loin, le couple s'embrassait fougueusement. Je hochai la tête au rythme de la caisse claire de Green on Red, conforté dans l'idée que le seul enjeu qui vaille, c'était l'amour et rien d'autre. J'envoyai mon commentaire à Langlois et me rendis aux toilettes. Je levai la lunette et pissai rouge... Une vague de napalm me submergea du bas-ventre au beffroi. Mon appendice

dans ma main se rétracta, limace disgracieuse, m'éclaboussa les doigts. Un gouffre s'ouvrit devant moi. Pour la première fois j'avais peur, pas peur de crever, mais peur de crever comme ça. Et il n'était pas question que je filme ma chute dans les gogues pour occuper les internautes. J'étais en ébullition comme un cachet de vitamine D qui danse dans un verre d'eau, je transpirais à gros bouillons. La dernière goutte rosée perlait aux lèvres de ma limace quand je pensai à Mitch, le jour où devant son Casanis il m'avait confié avoir pissé du sang. La mort au bout de la queue, la vie qui s'écoule goutte à goutte de l'urètre à la burette. Mitch rayé de la carte six mois plus tôt.

J'étais arrivé le premier au crématorium. La jeune fille à l'accueil m'avait indiqué le « salon *royal* » où m'attendait mon pote. Je m'étais approché de la boîte, impressionné par le décorum. Mitch, taillé comme un haltérophile bulgare, réduit de moitié, nageait dans son costard en alpaga. De mémoire, je ne me souvenais pas l'avoir vu aussi petit, aussi élégant. Du brouillard plein les yeux, j'avais sorti ma flasque emplie de Zubrowka Bison, notre élixir préféré. J'avais humidifié ses lèvres bleues avec l'eau-de-vie de

pomme de terre et embrassé mon ami sur la bouche dans la tradition slave. Avant de le quitter pour toujours, j'avais tenu à l'immortaliser sur la pellicule de mon Instamatic Kodak. Une bonne photo valait tous les discours. Les pieds posés sur les rebords du cercueil, je l'avais fusillé, 24 cartouches d'amour dans son cœur bousillé. Ciao mon poto. Et puis, j'avais repris le tram en sens inverse et m'étais arsouillé le reste de la journée en écoutant l'intégrale de Jacques Brel, fumant cigarette sur cigarette. Non, Mitch, t'es pas tout seul...

J'en étais là à me secouer la nouille, songeant aux cendres de mon ami pas encore balancées à la mer, qui attendaient sur le manteau d'une cheminée dans une soupière. Et à mon tour, je pissais rouge. J'avais imaginé ma sortie différente, sinon par la grande porte, pas celle des chiottes. Mon ventre se contracta, j'eus quelques spasmes. Au-dessus du réservoir de la chasse d'eau, il y avait un portrait d'Aitana Sánchez-Gijón. Aucune compassion dans le regard de l'actrice et c'était de bonne guerre. Cantonnée depuis des lustres dans ce réduit nauséabond, sa carrière semblait végéter. Je décidai de ne pas me laisser abattre sans combattre et descendis tout ce qui me tombait sous la main.

Le professeur me sermonna devant une poignée d'internes. Suicide ou excès, il n'arrivait pas à trancher, du coup ça sonnait entre la leçon de morale et de savoir-vivre. Il broda sur les dangers du coma éthylique et termina sa diatribe en m'assenant un diagnostic qu'il m'avait maintes fois servi.

– Vous êtes passé à un cheveu monsieur Chefdeville. Votre taux d'alcoolémie dépassait tout entendement.

Je regardai le doc faire le mariol devant ses apprentis en boucherie mentale. Il relevait le col de sa blouse comme Cantona. Bel homme, il ne laissait pas indifférents ses étudiants. Lors de mes précédentes consultations, nous étions seuls

dans son cabinet. Mais là, j'avais été hospitalisé en urgence et il en profitait pour me présenter quelques spécimens de son zoo. Nous étions en bons termes le doc et moi, il aimait mes photos, je lui trouvais une ressemblance avec Cary Grant. Mais devant le détachement manifeste que j'affichais face à mon état critique, il insista.

– Un tel afflux d'alcool dans le sang, dans un laps de temps aussi court, aurait pu vous tuer net.

J'articulai du mieux que je pus, j'avais la bouche pâteuse.

– En parlant de sang, vous n'avez rien à me dire? Vous pouvez y aller Cary, je suis blindé. Ne me regardez pas comme ça, j'ai bien vu que j'avais pissé rouge.

– Ah... Si c'est ça qui vous inquiète, vous n'avez pas de sang dans les urines. J'ajouterais, si ça peut vous reconforter, qu'on a tous *La Mort aux trousses*.

En temps normal, j'aurais apprécié l'érudition cinématographique et le sens de la repartie du prof. Mais quand on est condamné à mort, rien ne vous oblige à faire semblant.

– Cary, arrêtez votre cinoche. Je ne suis pas daltonien et j'ai pissé rouge.

– J'entends bien. Il y en a aussi qui voient rouge, c'est une couleur qui a ses adeptes. Vous

avez mangé quoi avant de vider tous vos fonds de bouteille monsieur Chefdeville?

– ... J'en sais fichtre rien... Ah si... des betteraves. Oui, c'est ça, un grand saladier de betteraves, une voisine qui jardine.

Cary m'observait, songeur. Puis son visage s'illumina.

– Un grand saladier de betteraves, vous m'en direz tant. Eh bien, je crois qu'on a fait le tour de la question Chef. Allez, pour cette fois, vous êtes sorti d'affaire. Pour cette fois, mais à partir de maintenant je vais vous demander de suivre à la lettre le traitement aux BZD que je vous ai prescrit le mois dernier.

– BZD? Quèsaco?

– BZD pour benzodiazépines, des psychotropes utilisés lors d'un syndrome de sevrage alcoolique. Vous développez le syndrome de Korsakoff, monsieur Chefdeville, des crises d'amnésie passagères. Le problème avec votre hygiène de vie, c'est qu'elles risquent d'être de moins en moins passagères. Vous ne devez en aucun cas mélanger votre traitement avec de l'alcool. Sinon, à plus ou moins long terme, c'est le cimetière. Je vous relâche, mais je ne saurais que vous conseiller de fêter cette libération avec modération. Si vous pouviez passer me

consulter plus régulièrement, ce serait pas mal aussi.

Puis, le prof sortit de sa poche une boîte de BZD qu'il posa sur ma table de nuit avant de tourner les talons. Son aréopage, composé de petites gonzesses à lunettes et de grands mecs aux culs musclés, s'élança dans son sillage. Soulagé de ne pas mourir maintenant, je jurai de ne plus jamais bouffer de betteraves et avalai mon cocktail de médocs. En attendant mon bon de sortie, j'imaginai et exposai à haute voix le scénario d'un documentaire loufoque dont le champ opérationnel se déroulerait dans un hôpital.

– Mais je me demande si Depardon ou les Monty Python ne l'ont pas déjà fait. Je pourrais l'intituler : *La Mort en face*.

– T'as une mémoire pire que du gruyère mon pote. Laisse tomber, ça fait des années qu'ils nous les brisent avec leurs séries qui se passent à l'hosto, fit mon voisin de lit qui était en phase terminale.

Mon séjour à l'hôpital avait duré trois jours. En poussant la porte de l'immeuble, j'eus l'impression de m'être absenté plus d'un mois. Le hall était encombré de vélos et d'un scooter qui faisait de l'huile. L'extrait du règlement de copropriété, qui interdisait le stationnement des deux-roues dans les parties communes, était pourtant affiché en évidence. Mais les nouveaux locataires se fichaient éperdument du règlement. Tous les copropriétaires avaient déménagé et louaient leurs biens à prix d'or à des étudiants étrangers, des colocations façon *Auberge espagnole*, le film de Klapisch. Au cinéma ça faisait marrer, je regardais ça comme un documentaire animalier, mais dans la vraie vie, celle qui dure

plus que deux heures dans une salle obscure, ça pouvait dégénérer en western. La colocation, en l'espace de quelques années, était devenue l'un des fléaux majeurs des grandes métropoles occidentales. Mal insidieux, elle se propageait sournoisement telle une épidémie. Au début, on abordait le problème avec philosophie, il faut que jeunesse se passe, on tentait de colmater. Quand on pensait que c'était pansé, il fallait pétasser à nouveau. Suivait une accalmie, les vacances scolaires. On commençait à oublier les méfaits, revivre, se persuader que c'était derrière. Et là, ça pétait à nouveau, mais plus fort, ça giclait, ça inondait. Forcément, on devenait moins indulgent, jusqu'à la goutte qui faisait déborder le cumulus. Alors, on sortait le lance-flammes pour pratiquer l'ultime soudure, que la fuite se tienne à carreau dans les tuyaux. On ne souhaitait plus qu'une chose, qui occultait tout le reste, que cette fuite disparaisse comme elle était venue, qu'elle s'évapore à jamais.

Les étudiants qui colonisaient la copropriété étaient composés de Péruviens immatures, de Luxembourgeois bourrins, d'une brochette d'Anglaises hystériques, d'un Canadien qui avait oublié d'apprendre le français et d'une idiote de dix-sept berges qui chantait faux et jouait de la

guitare avec des mitaines. Ces jeunes gens, issus de bonnes familles, venaient tuer une ou deux années chez les Gaulois pour parfaire leur maîtrise de la langue de René Fallet, faire les jobards et, surtout, tester les mélanges. Le plus souvent, ils avaient laissé leur éducation succincte à la frontière dans des consignes qui ne fermaient pas à clef, nul n'aurait eu l'idée saugrenue de leur voler. Ils confondaient l'immeuble avec une boîte de nuit, se tassaient à soixante-dix dans un cinquante-cinq mètres carrés, balançaient leurs verres par les fenêtres et gerbaient par-dessus les balcons. La colocation était une pratique contre nature, un fléau, une ineptie qui creusait inexorablement le fossé entre les générations et les peuples. Plongé dans mes projets de plomberie et de camp de rééducation, j'attaquais les escaliers quand une porte s'ouvrit. C'était l'idiot de dix-sept berges, une petite blonde interchangeable.

– M'sieur, je voulais justement vous voir. Samedi on fête mon anniv et y aura peut-être un peu de bruit.

– C'était déjà votre anniv samedi dernier.

– Non, c'était celui de ma coloc.

Je la regardai un peu mieux. Maintenant ça me revenait, elle ressemblait à la petite blonde

qui se faisait claper par un énorme crocodile dans un navet de Tobe Hooper.

– Ben, j'appellerai la police qui vous dressera un procès-verbal de 1500 euros pour tapage nocturne.

– Hein?! Quoi?! Mais j'hallucine! Vous êtes vraiment grave, vous!

Elle claqua sa porte alors que je reprenais mon ascension en soupirant. Les flics ne se déplaçaient jamais et la pisseuse le savait. J'étais bon pour dormir avec mes boules Quies, mais j'échappais à la corvée de nettoyage de la gerbe et des mégots sur mon balcon, l'idiote habitait au rez-de-chaussée.

Je me connectai à *Nozama*, voir si j'avais vendu quelques clichés pendant mon hospitalisation. Je me rendis ensuite sur ma page *Assbuk* qui s'ouvrait sur une photo qui avait fait la une au *Matin de Paris*. Elle représentait un paysan sur son tracteur au milieu d'un champ, qui regardait un avion de chasse en perdition avec son pilote qui s'éjectait juste avant l'ouverture de son parachute. Cette image avait fait le tour des rédactions et participé à ma notoriété dans le métier. Ma photo de profil avait été réalisée par Louis Monier, une vieille connaissance. La barbouze, le

Perfecto usé, j'affichais un sourire matois. En dessous, j'annonçais mon blaze et ma fonction parmi les hommes : Chefdeville, photographe, réalisateur de films super 8, habite Mars (Pennsylvania) de Paris (Texas), amis : 4999. Ma période faste commençait à dater, milieu des années 80, début des 90. Je m'étais surtout fait un nom avec un livre, des portraits d'écrivains. Le succès de l'ouvrage résidait en partie dans le choix de mes modèles, mais plus encore dans son traitement. Le seul critère pour ma sélection avait été le ratage. Fruits de séances aussi monotones que fastidieuses, je n'avais retenu des planches contacts que les portraits ratés. Ainsi, dans mon bouquin, les rois de la plume affichaient leurs plus faux sourires, grimaces volées, expressions d'agacement, d'irritation ou de surprise, agrémentés de flous non maîtrisés. Enfin, tout le panel de défauts qui aboutit à ce qu'une photo ne soit jamais publiée, ou termine déchirée en morceaux au fond d'une corbeille après avoir déclenché l'ire du modèle.

À mes débuts, comme de nombreux photographes, ma référence était Cartier-Bresson. Ses images à la sauvette m'avaient marqué et mon credo était de représenter une situation à travers une seule prise de vue, éviter de photographier

frontalement et cadrer comme Auguste Renoir. J'avais vite délaissé le noir et blanc, préférant les couleurs saturées. Le résultat n'est pas inintéressant mais étrangement bancal, avait écrit un spécialiste de la profession. Cela finit par être ma marque de fabrique. Sujets anticonformistes, style bancal. Quant à ma technique, simple et sans concessions, elle se cantonnait à la non-technique. Je ne focalisais pas sur les focales, moins encore sur le calcul de l'angle de champ. L'ouverture, la fermeture, la luminosité, l'aberration chromatique, qui portait si bien son nom, tout cela était terriblement rébarbatif. Nul besoin de réglages, de filtres et d'artifices, pour moi tout se résumait à avoir la lumière dans le dos et déclencher au bon moment. Mon optique, choisir la bonne pelloche, shooter et laisser infuser, il en sortirait toujours quelque chose.

Je m'étais lancé dans la photographie par accident, je rêvais de faire du cinéma, pas devant la caméra, derrière. Un copain, qui partait en vacances en Grèce, m'avait demandé de le remplacer comme dialoguiste pour un roman-photo. Le patron du canard trouva mes bulles hilarantes, vira mon pote et m'engagea. Je proposai ensuite au journal un roman-photo

que j'avais conçu de A à Z. Le patron trouva mes bulles hilarantes et me vira. L'un des modèles qui montrait ses nibards s'avéra être sa femme. Qu'à cela ne tienne, j'avais mis le pied à l'étrier. Je continuai dans la photo en indépendant, avant de faire mon trou et travailler pour plusieurs agences. Et alors que ça commençait à sourire, avec mon fameux livre de portraits d'écrivains grincheux, l'avènement du numérique me renvoya doucement mais sûrement dans l'anonymat, un bled où il ne fait pas bon vivre pour qui a flirté avec le succès. Je me tournai alors vers mes premières amours, le cinéma, et réalisai trois courts-métrages : *Le Couple silencieux*, une tragédie comique tournée en super 8. *100 mètres libre et sans toi*, un polar musical tourné en 16 avec la participation de Pierre Clémenti. *Le Fantôme de la frontière*, un docu-fiction sur la vie et la mort d'un militant anarchiste espagnol sous le franquisme dans les années 70. Pour subsister, je tâtai aussi du porno, photographe plateau, pas acteur, je ne tenais pas la longueur...

Les chiffres qui s'affichaient sur les petites vignettes rouges, au-dessus des colonnes de notifications, boîte de réception et demandes